

L'âge tragique de la pensée moderne ou le judaïsme intellectuel

Réjean Beaudoin

Volume 21, numéro 6 (126), novembre–décembre 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29825ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaudoin, R. (1979). L'âge tragique de la pensée moderne ou le judaïsme intellectuel. *Liberté*, 21(6), 121–127.

*L'âge tragique de la
pensée moderne ou
le judaïsme intellectuel*

RÉJEAN BEAUDOIN

La maladie profonde de notre époque en crise, notre vice particulier dans l'histoire tarée qu'est le drame de la chute ou le mythe du progrès (le scénario est « dialectique »), c'est, pour l'expliquer par des mots à la mode, la prolifération de l'idéologie, grise épidémie disséminée dans le rayon des bataillons bureaucratiques. On sait qu'à l'origine de cette catastrophe, auprès de laquelle on rigole des désastres écologiques dont s'amuse encore la triviale actualité, on retrouve le canevas d'un roman où s'exécute la désespérante logique du héros. C'est une espèce de mémoire syncrétique qui rend contemporains le grand Sphinx égyptien, les guerriers homériques et les prophètes du Dieu unique. Un prospecteur moderne de ce continent ignoré qui gît sous les nappes superficielles de nos préjugés scientifiques, s'appelle Sigmund Freud. Peu avant lui, un certain Karl Marx revêt solennellement le manteau du Législateur impie qui brise sur la montagne démocratique les tables de la Loi du profit. Le Juif allemand est certes, au XIX^e siècle, placé au plus chaud d'une conjoncture où se dessine l'enjeu d'une grande transaction historique, s'il est permis d'ainsi parler des circonstances connues où une

civilisation en conquiert et en assimile une autre par l'esprit en lui abandonnant de plus l'illusion d'une victoire dans l'ordre militaire ou politique. Qui donc a parlé du « retour du refoulé » ? Placé dans une position aussi métaphysiquement avantageuse, la pensée du judaïsme a idéalement maximisé les avantages de son expérience millénaire devant l'élan un peu juvénile du nationalisme prussien. Je veux simplement souligner, après tout le monde, le fait que parmi les contributions les plus monumentales de la science moderne à la solution des questions majeures que posent la nature de la religion et le sens de l'histoire, se trouvent les noms de deux illustres spécimen d'une humanité proscrite, c'est-à-dire de deux hommes qui ont résolu d'une façon diamétralement opposée mais peut-être, en dernière analyse, assez semblable, le problème de leur rapport respectif à l'égard de la condition juive, question que le marxisme a objectivée en la niant et en la transportant conceptuellement dans un autre champ que celui de la religion, alors que la psychanalyse en a profité pour éclairer subjectivement le besoin irrationnel de l'instinct religieux. Qu'on lui dénie toute spécificité pour ne consentir à le voir qu'en tant que culte de l'argent et racine de la bourgeoisie, comme Marx, ou que l'on s'en réclame pour lui opposer la réfutation d'une analyse qui le décrit comme une analogie collective de ce qu'est la névrose pour l'individu, comme Freud, le judaïsme n'en reste pas moins, pour le fond, perçu du point de vue de l'antisémitisme. A l'aune de l'impiété, les deux méthodes s'accordent sur un athéisme de principe qui est de bonne extraction libérale et voltairienne.

Il est vrai que cette souche n'est pas authentiquement athée et qu'elle réserve dans la série des causes un rouage connu du seul Grand Horloger. La science est en conséquence déclarée plus apte que la religion à nous en apprendre le mécanisme, mais pour le reste, déisme et théologie se valent à cette différence près que la raison se substitue à la foi dans le choix des moyens qui conduisent au meilleur des mondes. Le nationalisme qui part à la conquête de l'Europe sur les ailes françaises de l'aigle impérial porte au monde moderne la bonne nouvelle du credo libéral. Le fait que ce soient des Juifs allemands qui réalisent effectivement pour

la science le rêve du positivisme européen n'est pas exactement un hasard : les idées politiques du libéralisme laissent entrevoir pour la communauté juive la possibilité juridique d'une émancipation. Mais l'égalité formelle des lois postule le renoncement aux différences particulières : en somme, le prix de l'intégration est l'assimilation. Heinrich Marx, le père du créateur du socialisme scientifique, appartient à une famille de rabbins : dès sa jeunesse, il rompt brutalement avec son père et se convertit au protestantisme pour devenir non seulement un brillant avocat, mais Bâtonnier, c'est-à-dire premier magistrat d'un petit tribunal. Intellectuellement, il fréquente le socialisme français et se signale par des relations qui le font surveiller par la police prussienne qui suivra à la piste la carrière cosmopolite de son fils, le Docteur ès révolutions. Ainsi donc ce qui compte ici n'est pas tant la conversion, geste qui n'a strictement aucune portée religieuse, mais sert de simple laissez-passer pour occuper une place dans la société antisémite. On apprend cela et bien d'autres choses encore (par exemple que Marx avait une vie de famille, qui s'en serait douté ?) dans *Karl Marx, mon arrière-grand-père* de Robert-Jean Longuet.⁽¹⁾ Ce qui par contre est assez remarquable, c'est que le converti ne se contente pas des éléments neutres ou des opinions centristes de la nouvelle culture où il pénètre, mais il en assimile tout de suite les formes les plus avancées, avide d'en précéder ou d'en hâter le développement, comme s'il était désireux d'en diriger le cours ou conscient d'en rattraper la course. « Car dans cette société où il est appelé par hasard à vivre et à travailler, il n'y a pour les siens que deux moyens d'échapper à l'humiliation : l'argent et le savoir, beaucoup d'argent, et un savoir assez considérable pour imposer aux plus exigeants. » Cette phrase de Marthe Robert⁽²⁾ parle cette fois de Freud. Qu'il s'agisse de savoir ou d'argent, qu'il s'agisse du cas individuel

(1) Robert-Jean Longuet, *Karl Marx, mon arrière-grand-père*, Paris, Stock, 1977, 245 pages.

(2) Marthe Robert, *D'Oedipe à Moïse. Freud et la conscience juive* (Calmann-Lévy, 1974), réédité en Livre de poche, collection « Pluriel » No 8323, 1978, 287 pages.

ou du pouvoir politique, la libération ne connaît pas de degrés. Il n'y a pour le réprouvé qu'une seule place enviable et c'est celle de l'autre. Telle est la logique implacable qui condamnait l'Occident à recevoir ses nouvelles lois de ceux-là mêmes qu'il avait pendant des siècles occultés dans le plus sanglant mépris.

Le cas de Freud offre de ce point de vue l'occasion d'une étude hautement instructive que Marthe Robert a faite avec un brio égal à son fameux *Roman des origines* dans le livre fouillé que nous venons de citer. A travers la correspondance et les oeuvres de Freud qui traitent du problème religieux (surtout *Totem et Tabou*, *Le Moïse de Michel-Ange* publié d'abord anonymement par l'auteur avant d'être avoué dans l'édition de ses *Oeuvres complètes*, et *Moïse et le monothéisme*, dernier ouvrage du savant publié en 1937, peu avant sa mort), Marthe Robert suit à la trace le constant retour sur lui-même de l'homme qui a légué à notre temps la méthode qui, de son propre aveu, se proposait d'affranchir l'intelligence humaine de l'emprise de la superstition et de rendre l'intégrité de sa puissance prométhéenne à la valeur du principe de réalité. Cet homme qui se dit incroyant tout en admettant la part essentielle de sa découverte qu'il doit à son appartenance juive, ce chercheur impatient de réussir (ce qui, pour lui, signifia toujours s'illustrer par une éclatante position dont l'ambivalence oscillait inconsciemment entre le savoir et le pouvoir) qui ne parvient qu'à quarante ans à trouver la clef de sa découverte et ce, à l'occasion de la mort de son père, enfin cet homme de science scrupuleux qui hésite longuement à publier le résultat de l'analyse de sa propre relation au père, c'est-à-dire à Moïse, fondateur du judaïsme, parce que la thèse qui s'en dégage relie l'origine du monothéisme au processus pathologique de la névrose chez l'individu, tout cela nous donne à lire le roman époustoufflant de l'aventure coupable de la conscience. Ce que j'en retiens, pour ma part, c'est que la souffrance atavique du Juif agit chez Freud comme un archétype inconscient : ce qui était d'abord perçu comme Juif et comme maladie (et qui nécessitait comme tel les ressources savantes de l'analyse) est peu à peu découvert, à mesure justement que se déroule

le discours théorique du procès analytique, comme valable pour l'homme normal. Mais du coup, c'est la civilisation elle-même qui se trouve contaminée par la pathologie. Freud a été toute sa vie poursuivi par la figure de Moïse avec qui il règle ses derniers comptes par un livre (*Moïse et le monothéisme*) où il tente d'établir que le législateur du peuple élu était un Egyptien, que les tribus sémites d'émigrés qu'il éleva au rang de nation sainte l'assassinèrent en refusant le nouveau culte qu'il avait institué et que ce drame originel se répète rituellement dans le destin collectif de l'homme religieux tout comme dans l'inconscient oedipien de chaque individu. La théorie de la religion semble tenir la place d'une épreuve décisive de sa valeur scientifique pour la psychanalyse et c'est en effet à ce sujet que son fondateur eut à trancher ses principaux différends avec des adversaires ou des disciples dissidents. Moïse représente pour Freud un sujet mythique et le traitement d'un patient symbolique : l'homme religieux. Cette figure « numineuse » concentre les qualités ambivalentes de l'autre et du même : en construisant sa propre version de l'origine « historique » de la religion mosaïque, l'analyste trouve tout autre chose qu'une preuve scientifique de ses théories thérapeutiques ; il met en évidence la symétrie d'une attitude reprochée aux Juifs par les chrétiens au nom d'une conception morale et religieuse de la vie. Freud éclaire les rapports judéo-chrétiens, toile de fond de l'anti-sémitisme, en dévoilant l'opposition de la religion du Père à la religion du Fils, mais c'est pour montrer que cette dernière ne peut pas échapper à la fatalité de consommer le meurtre rituel de sa fondation. La conjoncture de l'histoire contemporaine se charge de compléter la démonstration lorsque sionisme et nazisme cristallisent idéologiquement la gnose du docteur viennois.

Le marxisme semble s'offrir ici à point nommé pour illustrer le cas conforme d'un autre fondateur de religion. Contrairement à Freud qui a réservé cette étude pour le couronnement de sa recherche, Marx n'a consacré qu'un seul texte à l'étude particulière du judaïsme et c'est *La Question juive*, écrit de jeunesse qui précède le développement de son énor-

me production scientifique. Robert Misrahi⁽³⁾ n'hésite pas à imputer ces pages à l'antisémitisme de la gauche hégélienne où l'auteur du *Capital* a puisé sa formation philosophique. Le livre de Robert Misrahi est un plaidoyer idéologique qui vise à départager le progressisme marxiste de la réaction raciste qui s'y réduit, selon lui, chez Marx, à une crise personnelle résolue et dénouée dans son oeuvre scientifique. Plus gênante est la tentative de solidariser sionisme et socialisme. L'auteur ne se prive pas d'une sommaire analyse freudienne pour tâcher de prouver que Marx s'est libéré d'un complexe dans cette oeuvre pour ensuite accéder à la maturité d'une approche objective. Misrahi veut convaincre son lecteur que la phase antisémite de la pensée de Marx représente son assimilation d'une tare intellectuelle du caractère allemand. Mais l'ambiguïté de cette activité merveilleusement perverse qu'est la lecture permet de renverser le sens de la démonstration : n'est-il pas tentant de voir dans l'antisémitisme de Marx non pas la négation (comme le voudrait l'auteur) mais la genèse de son système ?

Quoi qu'il en soit de la thèse de Misrahi, son livre est important par le point où il touche à la violente dénégation du judaïsme chez Marx. Sur ce point, le prophète du socialisme se distingue foncièrement de la respectueuse attention qu'accorda toujours à sa condition juive le créateur de la psychanalyse. Mais nous retrouvons cependant la découverte du concept clef d'une nouvelle science associée au choc éprouvé personnellement par son fondateur à l'égard de sa propre culture juive. Le lien est si évident que Misrahi ne peut éviter de le montrer en dépit de sa thèse : « C'est en tant qu'il est juif, fût-ce à son corps défendant, que Marx est révolutionnaire » (p. 86). Il ne fallait faire qu'un pas de plus pour s'approcher de la vérité et admettre que c'est ce refus subjectif, autant que l'être objectif qui le fonde, qui engendre le procès dialectique. Celui qui enseigne que « La bourgeoisie a joué dans l'histoire un rôle éminemment révolutionnaire » (*Manifeste du parti communiste*) veut peut-être nous dire

(3) Robert Misrahi, *Marx et la question juive*, Paris, Gallimard, 1972, collection « Idées », 252 pages.

en réalité que le Juif a constamment acculé le monde à la négation de la négation. En effet, c'est en tant qu'il adhérerait à fond au point de vue critique de l'hostilité chrétienne que Marx a pu parvenir à objectiver la culpabilité juive et à la reconnaître, non pas dans le secret ghetto d'un peuple opprimé, mais dans l'universalité triomphante de la bourgeoisie capitaliste et... chrétienne. Rentrant ainsi dans le schéma mis à jour par la psychanalyse, c'est par le rejet oedipien de son propre père (le judaïsme) que Marx fonde la religion nouvelle qui fait de lui le père de la révolution sociale.

Asinus asinum fricat. L'histoire est le lieu de l'éternel retour du même et sa loi est la tautologie. Voilà pourquoi la quête de son sens est inachevable et prend la forme d'une énigme où l'économie et le rêve conduisent au même acte sacrificiel. L'obsession des origines est bien le destin de ceux qu'attire le leurre de l'avenir. Il est un chemin de l'intelligence par où la condition du Juif a rejoint l'existence moderne de l'homme tout entier. Vienne encore Nietzsche pour nous dire quelque chose des splendeurs méditerranéennes en nous prévenant du berceau de toute illusion. Car il faut des équipées utopiques pour nous changer parfois des prisons idéologiques, puisqu'il est avéré que l'esprit humain ne saurait s'en tenir à la seule et trop pauvre évidence de l'éternelle sagesse qui, contre le péché et le salut (ces produits !), nous répète que CELA n'est ni le fardeau d'une tare originelle, ni l'étape perfectible d'un progrès, mais que seulement, CELA est.